

moyens elle triompherait. Leur doctrine, qui insistait surtout sur la nécessité de la destruction de l'Etat, n'indiquait pas par quelles étapes cette destruction serait réalisée. Elle n'était donc d'aucune utilité pour le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie. N'ayant en vue que le développement de l'individu et oubliant la classe, elle était fortement imprégnée d'idéologie bourgeoise, ce qui lui donnait dans la pratique un caractère réactionnaire.



Mais même entre les socialistes, l'accord était loin d'être complet. Selon les uns — les collectivistes — le but de l'organisation nouvelle était de donner à chacun la valeur exacte de son travail, en restituant à l'ouvrier la part accaparée jusqu'ici par les capitalistes, possesseurs des instruments de production. *Suum cuique*; à chacun selon son mérite, telle était leur devise. Les autres, au contraire — les communistes — déclaraient que le régime nouveau aurait pour résultat de supprimer complètement l'intérêt individuel et de réaliser le communisme, même dans la consommation, sans se soucier de la part exacte prise par chacun dans le processus de la production. A chacun selon ses besoins, tel devait être la maxime de la société nouvelle.

A la vérité, ces deux conceptions ne s'opposaient pas dans la pratique. Les collectivistes reconnaissent que le « collectivisme » n'était lui-même qu'une étape vers le communisme et même vers l'anarchisme intégral. Mais en réalité, leur doctrine, qui préconisait une espèce de capitalisme sans capitalistes, était profondément imprégnée d'utopisme. La Révolution prolétarienne, en instituant la propriété collective des moyens de production et d'échange et en socialisant la production, ne pourra pas, en même temps, conserver le système de l'appropriation individuelle des produits, explicable seulement dans un régime qui reconnaît la propriété privée des instruments de production. Que si cette suppression de l'appropriation individuelle tarde à se produire après le triomphe de la Révolution sociale, cela ne sera que dans la mesure où les méthodes de production capitalistes elles-mêmes continueront à subsister à l'intérieur de l'Etat prolétarien. C'est ce qui donne à ce régime un caractère essentiellement provisoire. Combien de temps cette situation durera-t-elle, là n'est pas la question. Une chose est certaine : c'est que le régime capitaliste ne disparaîtra tout à fait que pour faire place à un régime complètement communiste — où la production et la consommation se feront en commun — et que tout régime intermédiaire, abstraction faite de sa durée, n'aura qu'un caractère instable, comme contenant des éléments hétérogènes et incompatibles l'un à l'autre. C'est ce qui explique pourquoi, dans cette querelle, les communistes ont raison contre les collectivistes.

Les uns et les autres, d'ailleurs, se rendaient compte que la réalisation de la société nouvelle serait l'œuvre de la classe ouvrière, seule classe révolutionnaire dans le régime capitaliste, et que la Révolution communiste ne serait autre chose que l'aboutissement nécessaire de la lutte révolutionnaire du prolétariat contre la bourgeoisie. Ils savaient que le nouveau régime ne succéderait pas immédiatement à l'ancien, comme le pensaient les anarchistes, et qu'un long intervalle de temps serait nécessaire après la Révolution pour détruire complètement le régime capitaliste et jeter les bases de la société nouvelle. Pour cela, il était nécessaire de détruire le pouvoir de la bourgeoisie, non seulement dans un seul pays, mais dans le monde entier — la société communiste ne pouvant, en effet, se réaliser que dans le cadre international. D'autre part, la construction de la société nou-

velle supposait la solution préalable d'une foule de problèmes extrêmement compliqués, auxquels le prolétariat n'était pas suffisamment préparé.

La Révolution russe a posé dans toute son ampleur le problème du communisme. A tous ceux qui savaient voir, il apparut immédiatement qu'elle n'était que la première phase d'une immense transformation qui allait bouleverser de fond en comble le vieux monde capitaliste et instaurer un système social nouveau. Il était de toute évidence que les multiples problèmes qui sollicitèrent dès le début l'attention des dirigeants de la Révolution russe ne pouvaient être résolus pleinement que dans le cadre international, c'est-à-dire par l'extension de la Révolution au monde entier. Mais ce but ne peut être atteint en un jour. Il faut donc que la Révolution dure et qu'elle tienne tête à ses ennemis. Mais elle ne peut le faire que si elle apparaît bien comme le commencement de la Révolution universelle, comme le champion du communisme dans le monde. Tous ses efforts devront donc être employés à détruire chez elle, dans la mesure du possible, l'ancien régime capitaliste et jeter les bases du régime nouveau. C'est à quoi ont tendu et tendent encore tous ses efforts. Nous verrons, dans la suite, dans quelle mesure elle y a réussi jusqu'à présent. Emportée par son élan et par les nécessités du moment, elle avait, au cours des trois premières années de son existence, réalisé une partie considérable de son programme, détruit les fondements du régime capitaliste et jeté les bases d'un régime de production nouveau. Au milieu de l'Europe et du monde capitaliste, elle constituait un îlot communiste, où le nouveau régime semblait devoir s'élaborer lentement, au milieu de difficultés considérables, certes, mais qui ne paraissaient pas de nature à pouvoir arrêter le mouvement déclenché, dans la voie où il s'était engagé.

Mais ce n'était là qu'une apparence, et les faits ne tardèrent pas à le démontrer. La Révolution russe n'avait été si loin que parce qu'elle y avait été obligée par des nécessités momentanées. Une grande partie des transformations réalisées par elle étaient en contradiction profonde avec le degré de développement économique de la Russie. Elles ne pouvaient être maintenues qu'en s'appuyant sur la Révolution mondiale. Mais celle-ci ne s'est pas produite comme on l'attendait. Il fallut donc faire machine en arrière et rendre une partie du terrain conquis, pour ne pas s'exposer à se voir arracher toutes les conquêtes de la Révolution d'octobre, il fallut se replier sur des positions solides, en attendant le moment de se reporter en avant. Malgré le temps écoulé, rares sont ceux qui ont compris la véritable signification historique de ce « recul stratégique ». Les uns — ce sont les adversaires de la Révolution russe — y voient la preuve de la faillite du communisme, en tant que doctrine politique et en tant que régime de production économique. Les autres — ce sont les ultra-révolutionnaires — y voient un abandon des principes communistes et une trahison envers les intérêts du prolétariat mondial.

Les uns et les autres se trompent. Le prétendu « retour au capitalisme », accueilli avec joie par les premiers, et âprement critiqué par les autres, n'est en réalité qu'un épisode passager, mais nécessaire, dans l'histoire de la Révolution russe. Celle-ci n'a pas trahi ses promesses. Malgré les apparences, elle continue son chemin vers la réalisation du communisme. Certes elle n'est pas près du but, mais il serait déraisonnable de le lui reprocher. La matière sociale ne se laisse pas former au gré de la volonté humaine, mais suivant certaines lois, auxquelles il faut obéir, qu'on le veuille ou non. L'histoire de la Révolution russe en apporte, une fois de plus, la preuve.

MARCEL OLLIVIER.